

# Le mélodrame amoureux

Par Michel Lobrot  
revue Sciences Humaines n° 20, 1992  
Cette version de l'article est plus complète  
elle a été éditée dans les Cahiers de Sexologie vol 27 n° 146 35 2001 pp 31 à 35

L'amour est protéiforme. Il présente de multiples formes. Il est donc difficile de le définir ou simplement de le cerner. Stendhal, dans son ouvrage *De l'amour* écrit en 1822, distingue quatre sortes d'amours, à savoir l'amour-passion, l'amour-goût, l'amour physique et l'amour de vanité. Seul le premier possède le caractère exalté et radical qu'on attribue généralement à l'amour. Le second est plutôt une forme de représentation et de mise en scène ; le troisième s'identifie à la sexualité et le quatrième est une manière de paraître en société.

Mais les choses sont encore plus compliquées, car l'amour ne se ramène pas au domaine qu'on appelle généralement "amoureux". L'amour filial ou l'amour parental, l'amour de la vieille dame pour ses chats, l'amour pour le Christ de Saint-Jean-de-la-Croix, l'amour pour l'humanité et pour les déshérités, l'amour pour la patrie, l'amour pour une cause sociale et politique, etc, sont aussi des formes d'amour.

On a beaucoup reproché à la langue française d'employer le même mot pour parler de l'amour de la religieuse portugaise, de l'amour pour son chien et de l'amour pour le chocolat. On peut considérer cela comme choquant. Mais il faut le comprendre. On peut vendre son âme pour toutes ces choses, y compris pour le chocolat. Les boulimiques en savent quelque chose. L'amour ne serait-il en définitive qu'une capacité à vendre son âme ?

## Une unité profonde

A mon avis, cette diversité, qui donne un peu le tournis, n'est qu'apparente. La variété des sens masque une similitude à un niveau plus profond et le fait que l'amour est une réalité du registre émotionnel et affectif, qui est au centre de l'être humain, qui l'occupe une grande partie de son temps, qui détermine son bonheur et son malheur. Il y a un universel de l'amour.

J'aperçois trois caractéristiques qui me semblent appartenir à tout amour, quelles que soient sa forme et son intensité.

Une première caractéristique est, si je puis dire, l'exaltation. L'amour transporte. On parle des "transports de l'amour". Sans aller jusqu'à l'amour d'Héloïse et d'Abélard, même l'homme

qui, dans l'optique appelée par Stendhal "amour de vanité", exhibe dans le monde une très jolie femme, se sent transporté à l'idée qu'il va pouvoir faire cela. Naturellement, cet aspect de transport est encore plus visible quand le sexe s'en mêle, avec l'orgasme, qui est une espèce de transe. Tout amour, même non sexuel, prend d'ailleurs la coloration de quelque chose d'orgastique. Il y a de la fusion et d'une certaine manière de la mystique dans tout amour.

Une deuxième caractéristique est le côté intériorisé. L'amour est quelque chose qu'on vit au fond de soi-même, dans ses fantasmes, ses rêves et son imaginaire. Il hante vos nuits. Il ne vous quitte pas. L'objet de votre amour vous "habite", comme on dit. Cette très belle image indique bien à quel point, dans l'amour, un autre prend possession de vous. On ne peut plus s'en débarrasser. Quand les choses tournent mal, ce qui arrive assez souvent, les images de l'objet amoureux vous taraudent et ne vous laisse pas tranquille, vous acculent au désespoir et parfois à la mort. L'amour et la mort. Eros et Thanatos.

Une troisième caractéristique est ce qu'on a appelé son caractère oblatif. Tout amour est amour d'un "autre". La réciprocité est au cœur de l'amour, comme l'ont fait remarquer Martin Buber, Max Scheller et tous ceux qui, dans le courant personaliste, ont essayé d'appréhender ce phénomène de l'intérieur. Ceci veut dire qu'il y a un aspect de dépossession et de sacrifice, sur lequel la tradition religieuse insiste particulièrement. Mais on peut aussi retourner les choses et dire que l'amour, justement parce qu'il vous permet de sortir de vous-même et de rencontrer l'autre, vous enrichit au maximum et vous permet de rompre votre solitude fondamentale. C'est peut-être le comble de l'égoïsme. Il faudrait trouver un autre mot, car, comme le faisait remarquer Bernard Shaw, l'égoïsme est fermé de tous les côtés, y compris du côté de celui qui le dénonce. "*J'appelle égoïste, disait-il, celui qui ne pense pas à moi*". On pourrait parler, avec Stendhal, "d'égotisme".

Si l'amour est bien tout cela, cette réalité merveilleuse et exaltante dont se nourrit l'être humain, comment expliquer qu'il fasse aussi mourir, qu'il envoie à l'hôpital chaque jour, chaque minute, je crois, selon les statistiques, un certain nombre de gens qui ont pris la bonne dose de barbituriques, pour enfin sortir de ce cauchemar dans lequel l'amour les a plongés. Essayer de comprendre ce paradoxe va nous aider à entrer plus profondément dans la psychologie de l'amour.

### **Les mythes de l'amour**

Denis de Rougemont, qui a écrit sur l'amour un des meilleurs livres jamais écrits, *L'amour*

et l'Occident, donne du mythe une définition très éclairante. "Nous n'en sommes plus à croire, dit-il, que le mythe est synonyme d'irréalité ou d'illusion (...). Un mythe est une histoire, une fable symbolique, simple et frappante, résumant un nombre infini de situations plus ou moins analogues. Le mythe permet de saisir d'un coup d'œil certains types de relations constantes, et de les dégager du fouillis des apparences quotidiennes." A l'en croire, le mythe éclaire la réalité, spécialement la réalité quotidienne, et on pourrait ajouter qu'il le fait en fabriquant des projections de toutes les idées, sentiments, opinions, même les plus biscornus, qui sont en nous tous.

Et en effet, si l'on regarde les mythes sur l'amour qui ont été engendrés depuis le Moyen Age par l'homme occidental, et qui rejoignent d'ailleurs les mythes de l'Antiquité gréco-latine, on y voit une peinture très exacte des problèmes amoureux qui assaillent nos compatriotes depuis quelques siècles. J'aperçois trois grandes catégories de mythes sur l'amour qui se sont succédés dans l'histoire occidentale.

Le premier apparu, que Denis de Rougemont a précisément analysé dans son livre, est celui de l'amour à sa naissance, de l'amour jeune ou de l'amour de jeunesse, de l'amour courtois, qui est aussi "l'amour de l'amour". Le deuxième, qui s'impose au XVIIe siècle, spécialement dans la tragédie racinienne, et qui culminera avec le Romantisme, est la maladie amoureuse. C'est l'amour souffrant, déçu, incompris, qui mène au désespoir. Il s'enracine dans l'expérience de l'exclusivisme, de la jalousie et de la possessivité. Le troisième, qui éclate au XVIIIe siècle, à l'époque des lumières, et qui triomphera à l'époque moderne, est le problème de l'incompréhension et du décalage entre les sexes. Il y a d'un côté le mythe de Don Juan, de l'autre celui de la femme fatale, "sex symbol" ou star. Les excès de l'un et de l'autre les rendent incompréhensibles à l'un et à l'autre et, à la limite, odieux, repoussants, ridicules. Cela débouche sur le drame : le Don Juan de Mozart et le suicide de Marilyn Monroe.

On pourrait réfléchir sur cette succession historique. Il est peut-être caractéristique que les deux premières catégories de mythes soient centrées sur le sujet amoureux lui-même, sa naïveté ou sa souffrance, sans considération des causes qui peuvent l'amener à cet état. Le troisième par contre pose le problème de la communication entre les partenaires amoureux, problème beaucoup plus difficile, qui peut paraître à certains insoluble, et que seule notre époque est capable de poser.

### **L'amour de l'amour**

La difficulté dans l'amour, comme partout, est de démarrer." *Il n'y a que le premier pas qui coûte*". La solution est donnée par un autre proverbe "*Tout beau, tout nouveau*". Les premières amours sont idéalistes. Quand l'Occident commence à repenser à l'amour, au XIe siècle, avec les troubadours et l'amour courtois, il adopte d'emblée cette orientation, qu'autrefois Joseph Bédier, aujourd'hui Georges Duby et d'autres nous indiquent. Cela va dans le sens de ce que Stendhal appelait la "cristallisation", c'est-à-dire la propension à idéaliser, à rêver l'amour plus qu'à le vivre. Denis de Rougemont, encore lui, nous indique les manières dont cette idéalisation s'effectue. Il y a trois aspects.

Premièrement, la sexualité est mise à distance, et on obtient ce que Charles Fourier appelle le "céladonisme", qui n'est qu'une variété de l'amour platonique. Comme le dit de Rougemont à propos de Tristan et Iseut : "*On peut dire qu'ils ne perdent pas une occasion de se séparer. Quand il n'y a pas d'obstacle, ils en inventent : l'épée nue, le mariage de Tristan*". Deuxièmement, le mariage est discrédité, comme une trahison de l'amour. C'est normal, puisqu'on veut rester dans le rêve et l'idéal. On n'en est pas aux problèmes de casseroles. Troisièmement, ce qu'on aime le plus dans l'amour, c'est le sentiment lui-même, c'est l'amour. On le verra bien quand ce mouvement aboutira, au début du XVIIe siècle, à une espèce de paroxysme, avec la "Carte du tendre" et autres choses dans ce genre. Dans la même ligne, la souffrance, les épreuves de toutes sortes, ne sont pas redoutées, comme dans le mythe suivant, mais recherchées. Elles sont une expression de l'amour. Cette conception de l'amour comme d'une valeur fondatrice a été reprise récemment par Francesco Alberoni, dans plusieurs de ses livres, où il soutient la thèse que l'exaltation amoureuse est nécessaire à toute grande entreprise qui débute et en particulier aux entreprises politiques et révolutionnaires.

Malheureusement, il y a le revers de la médaille. La tendance à valoriser cet état initial, qu'on trouve chez Stendhal comme chez Francesco Alberoni, implique, en creux, et entraîne la tendance inverse, à savoir la tendance à la dégradation. Si, en effet, on en reste là, on risque bien de voir les choses se dégrader avec une extrême rapidité. C'est "l'échec de la prophétie", loi implacable des institutions, qui vaut autant pour les relations amoureuses.

Des études récentes sur l'évolution des couples effectuées en France et en Amérique aboutissent au même résultat. Il y a peu de couples qui échappent à une espèce d'usure amoureuse qui se traduit par une diminution de la sexualité et de la qualité relationnelle. Le bonheur, dans l'entente et la volupté, se cantonne dans les débuts. S. Brehm, dans un article de *Psychologie sociale*, édité par S. Moscovici, cite une recherche de Birchler, Weiss et Vincent (1975) qui conclut "*Tous les couples mariés font preuve d'un comportement plus négatif et moins positif dans leurs relations réciproques qu'envers des inconnus*".

On peut expliquer cela non pas en invoquant je ne sais quelle loi d'entropie, qui n'a pas nécessairement cours dans le domaine humain, mais une loi psychologique qui veut que les expériences négatives effacent les affects positifs concomitants. De même qu'un chat peut très bien cesser de manger, parce que la nourriture lui a causé du désagrément, de même le partenaire d'un couple, qui a accumulé, au cours des ans, des griefs et des ressentiments, s'éloigne de son partenaire, tant au plan sexuel que relationnel. S'il n'y a pas de communication, donc de réconciliation, la situation ne peut qu'empirer. L'âge moyen au divorce est aujourd'hui à 36 ans, c'est-à-dire après une douzaine d'années en moyenne de vie commune. C'est un temps suffisant pour accumuler un passif important.

### **La maladie amoureuse**

Tout état amoureux comporte en lui-même le risque de la perte de l'objet amoureux. Cela aboutit souvent à des états paroxystiques qui ressemblent beaucoup à une maladie. Soit on est obsédé, comme Othello, par une éventualité qui reste purement abstraite, car il n'y a rien dans la réalité qui indique qu'elle va se réaliser. Soit elle se réalise, et on n'est pas capable de le supporter. Dans les deux cas, on ne peut réagir que par la possessivité, qui éloigne encore plus le partenaire. On entre dans une espèce de spirale qui peut mener au pire.

Si on prend conscience que l'amour, pour qui que ce soit, n'élimine jamais les tiers, que l'univers continue à exister malgré l'amour et qu'on ne peut jamais empêcher l'autre de diriger ailleurs ses pensées, on peut tomber dans une espèce de pessimisme radical, qui est à l'origine du Romantisme.

Étant donné la polarisation qui se produit alors sur un objet unique, qui devient survalorisé, on peut avoir l'impression que l'amour atteint, dans ce cas, son maximum d'intensité. Ce n'est pas mon avis et j'y reviendrai. Cela explique cependant que le terme de "passion amoureuse" ait pu prendre un double sens, d'un côté d'intensité amoureuse et de l'autre de maladie amoureuse.

### **De Casanova à Madonna**

Le mythe du donjuanisme, masculin ou féminin, va plus loin que le mythe romantique. Il ne concerne pas en effet les relations particulières que je peux avoir avec l'autre dans différents

domaines ou la peur que je peux éprouver qu'il me quitte ou qu'il se détache de moi, mais sa manière même de fonctionner dans le domaine amoureux. Il se produit une espèce de généralisation. L'autre devient seulement le représentant d'une catégorie générale, les hommes ou les femmes, dont il incarne les caractéristiques. Il n'est plus vu que comme "un homme" ou comme "une femme". De même que les noirs ne sont plus que "des noirs" ou les Arabes que "des Arabes", pour certains, de même les hommes ne sont plus que "des hommes" et les femmes que "des femmes", pour ceux qui suspectent l'autre à cause de son appartenance à son sexe.

C'est une mentalité qui se répand de plus en plus aujourd'hui et qui va peut-être aboutir à une guerre des sexes, comparable à la "lutte des classes", avec les mêmes impasses, dont il faudra un jour sortir. Quand les femmes déclarent, avec une grande fréquence, que les hommes "ne pensent qu'à ça", elle sont aussi obsessionnelles, dans cette pensée, que ceux dont elles dénoncent l'obsession. Quand les hommes ne voient dans les femmes que des êtres qui cherchent à les séduire sans jamais vraiment se donner, ils manifestent la même angoisse qui pourrait se résumer en "l'amour est impossible avec elles". Et les institutions sociales ne contribuent pas à arranger les choses, quand elles prétendent résoudre par la voie légale des problèmes qui sont fondamentalement relationnels. Interdire par la loi le "harcèlement sexuel", cela revient à rendre suspecte, aux yeux des femmes, toute forme de séduction, inhérent pourtant au rapport homme-femme.

### **L'amour "cadré"**

Le problème posé brutalement par les mythes que je viens d'évoquer est celui de la pratique de l'amour, de la manière de vivre cette réalité dans la vie sociale. Selon Goffman, les mythes ne font que refléter la façon dont nous "cadrons" cette pratique, dont nous en isolons certains aspects, pour mieux les percevoir

Si l'exaltation et le plaisir se mêlent à la souffrance et au malheur, c'est que la vie sociale est pleine de pesanteurs et de contraintes qui limitent nos aspirations. Un livre de Jean Maisonneuve, véritable somme sur les aspects sociaux de la vie affective, *Psychosociologie des affinités*, nous éclaire bien là-dessus. Plusieurs aspects sont à signaler sur lesquels nous n'avons pas le temps de nous étendre.

Tout d'abord, la pratique de la vie affective est soumise à la loi de la rencontre, c'est-à-dire aux contacts que nous sommes capables d'avoir. "L'homogamie" (tendance à prendre un

partenaire situé à proximité et similaire) est encore considérable dans nos sociétés, comme Alain Girard l'a observé dans *Le choix du conjoint*. Et Winch, aux USA, spécialiste de la psychosociologie des couples, nous apprend que les couples se constituent généralement plus à partir d'une relation de complémentarité que de similitude. Cela favorise l'entente et la sécurité, pas la communication.

En second lieu, cette loi de la rencontre n'a pas que des aspects contraignants et limitatifs. Du choc jaillit l'étincelle. Il suffit que nous soyons mis en contact avec un certain type de milieu, pour découvrir des relations qui peuvent nous apporter beaucoup. Les expériences de Merton aux USA, qui permettent d'observer ce qui se passe quand on crée de nouvelles communautés, dans lesquelles on peut ou non mélanger les races, nous apprennent que des amitiés, des alliances, des groupements se créent automatiquement, qui dépendent directement de la distance au lieu d'habitation. Les blancs se mettent à fréquenter les noirs et réciproquement. Les racistes ont raison, de leur point de vue, de vouloir la ségrégation.

Enfin comme le montre bien Maisonneuve, la manière de vivre les relations amoureuses et amicales varient fortement d'un milieu social à un autre. Il y a des milieux, comme le milieu ouvrier, où on a tendance à les vivre sur un mode plus détendu mais aussi plus superficiel. Cela veut dire qu'on a moins d'amis de longue date ou d'amis d'enfance, moins aussi d'amis venant du milieu de travail, et qu'on attend davantage des rencontres dans le voisinage. Les cadres ou les ingénieurs valorisent davantage la fidélité et la permanence des liens, puisent davantage dans le milieu de travail. Tout cela a été maintenant assez étudié.

### **La dynamique du désir**

Comme le remarque justement C. Tous Saint-Marc dans un livre récent sur les liens amicaux chez des enfants d'école maternelle, l'étude des relations ne peut se limiter à l'étude des similitudes, différences, appartenances entre les individus qui entrent en relation, comme on l'a surtout fait jusque-là. Il faut aussi étudier les interactions mêmes entre les partenaires, car ce sont elles qui, en définitive, sont visées et expliquent le reste. L'amour ne se réduit pas aux affinités, qui n'en sont que la condition préalable. Derrière les correspondances formelles entre les caractères et les conditions sociales, il y a la circulation des désirs, qui débouchent sur des vécus et des expériences.

Le problème principal posé par l'amour, sous toutes ses formes, est, à mon avis, celui du désir et de sa dynamique.

Un désir n'est jamais quelque chose de facile à vivre. Cela est si vrai que des systèmes spirituels entiers, comme le bouddhisme, ont fondé leur enseignement sur l'idée que " le désir fait souffrir" et qu'il faut se délivrer du désir. Le christianisme et le judaïsme ne sont pas loin de partager ce point de vue, mais d'une manière moins extrémiste.

Et en effet tout désir comporte une part importante de risques d'ennuis, de dangers, de conséquences malheureuses auxquelles on peut ou non faire face. Outre les difficultés tenant aux interférences avec le milieu social ou matériel extérieurs, il y a celles inhérentes à l'objet même du désir, qui peut toujours s'en aller, faire défaut, se dérober, décevoir. Le destin de l'amour et la manière dont nous nous situons par rapport à lui dépendent beaucoup de la manière dont nous gérons cela.

Or, le propre du désir est d'être seul capable de supprimer ses inconvénients. Autrement dit, il se régule lui-même. Il le fait par un certain nombre de processus qui ne se produisent pas toujours, bien qu'ils soient d'une extrême importance.

Le premier processus se réfère à l'intensité du désir ou à sa volonté de réalisation. Il est clair que plus un désir possède de force et de détermination, plus il a de chance d'arriver à son but. Descartes, dans les règles de vie qu'il proposait, mettait en premier la "résolution". Faucheux et Moscovici ont montré que l'influence des groupes minoritaires, qu'on observe dans leurs expériences, tient à leur consistance et à leur persévérance.

Le second processus tient aux choix qu'on opère à l'intérieur même de l'action pour atteindre le but. Il est clair que ce qui est vécu à ce moment-là, alors que les résultats attendus et heureux ne sont pas encore présents, contribue fortement à compenser ou non les difficultés rencontrées, les efforts déployés, les dépenses effectuées. Il ne suffit pas que l'action soit forte, il faut encore qu'elle se fasse selon un rythme, une allure, un style satisfaisant, sans angoisse et sans tension, en laissant une place suffisante au plaisir et aux fantasmes. Cela dépend beaucoup, en définitive, de notre rapport à l'objet du désir, qui ne doit pas être une source d'inquiétude, s'il est fait pour nous apporter des satisfactions.

Le troisième processus procède de l'idée de la contingence du désir et qu'il se peut toujours, quels que soient notre détermination et notre optimisme, que l'échec soit au bout de notre tentative. La solution la plus dynamique et la plus réaliste est d'aller chercher ailleurs. Cela implique une capacité de retournement et de reconversion, une flexibilité et une disponibilité, qui ne sont pas données à tout le monde.

## **L'amour ouvert**



Cette dernière considération m'entraîne à taire des réflexions sur l'amour, qui ne seront peut-être pas partagées par tout le monde.

Dans une perspective romantique, on a trop valorisé, à mon sens, les phénomènes qui sont à l'origine des faiblesses et des maladies de l'amour. On a voulu voir dans ces phénomènes des preuves de grandeur morale, de fidélité, d'attachement, de cohérence et on les a énormément valorisés. On en est arrivé à faire de la passion amoureuse une véritable religion, c'est-à-dire à confondre ce que j'ai appelé l'exaltation amoureuse avec la maladie amoureuse.

Le plus curieux est que cette opération ne se rencontre que là. Dans tous les autres domaines, on critique l'individu incapable de se reconvertir, de retrouver un équilibre différent de celui qu'il avait, de refaire sa vie. On admire quelqu'un qui a été capable de changer de pays, de recommencer à travailler après une faillite ou une maladie, de faire face à une nouvelle situation. Une hypothèse malveillante ou malicieuse m'est suggérée par la boutade de Bernard Shaw, déjà citée *"j'appelle égoïste celui qui ne pense pas à moi"*. Puisqu'on est toujours deux dans l'amour, on a intérêt à ce que l'autre valorise la fixation. Cela nous rassure. De là à valoriser la fixation, à en faire un idéal, il n'y a qu'un pas. Cette attitude serait aussi une manière de s'identifier au malheureux ou à la malheureuse, qui subit les affres d'un échec amoureux, de prendre partie pour Phèdre contre Hyppolite.

Au-delà de cette querelle, le problème posé est capital. Il consiste à se demander si l'amour, comme tout sentiment, consiste à se restreindre à un objet particulier d'une catégorie donnée, à aimer cette fleur et non toutes les fleurs, cet être humain et non l'humanité, cette femme et non toutes les femmes, ce pays et non tous les pays, etc. Personnellement, j'aurai tendance à penser que le véritable amour vise à l'universel. Cela ne veut pas dire qu'il devienne abstrait. L'universel peut ne pas être abstrait. Cela veut dire que l'amour est et reste ouvert.

Concrètement, cela pose aussi le problème des décisions qu'on opère dans la vie amoureuse. Beaucoup de gens restent ensemble, alors qu'ils n'ont plus rien à se dire ou à faire ensemble, parce qu'ils n'ont pas d'autre alternative. Ils préfèrent s'ennuyer ensemble ou même se déchirer, parce qu'ils seraient incapables d'affronter la solitude ou de retrouver un partenaire. L'idée de se retrouver seul et sans partenaire est pire que celle de vivre avec le partenaire actuel, avec lequel pourtant il ne se passe plus rien. On rencontre sans cesse des cas de ce genre dans la thérapie de couple.

Tout cela résulte de l'incidence des pesanteurs sociologiques sur chacun de nous. Nos incapacités dans le domaine de l'érotisme et de la communication, la limitation de nos intérêts,

la faiblesse de nos investissements nous entraînent à demeurer dans des situations qui ne nous conviennent pas.

L'amour, malgré tout cela et à travers tout cela, continue-t-il à exister ? Je réponds résolument oui. C'est sa grandeur. Il n'est pas atteint par les limitations de la vie sociale. Comme je l'ai dit au début, il continue d'être une des grandes sources de satisfactions et de bonheur, même quand il se concrétise dans l'amour pour un chat ou pour des choses qui peuvent nous paraître bien misérables. Dans l'ordre des valeurs, il occupe la première place.

### **Bibliographie succincte**

Stendhal, *De l'amour*, Éd. Le Divan, Paris, 1957.

De Rougemont D., *L'amour et l'Occident*, Éd. Plon, Paris, 1939.

Alberoni E., *Le choc amoureux*, Éd. Ramsay, Paris, 1981.

Maisonneuve J., *Psychosociologie des affinités*, Éd. PUF, Paris, 1966.

Tordjmann G., *La maladie conjugale*, Éd. Denoël, Paris, 1973.

Lobrot M., *Le mal d'aimer*, Éd. Psy-Energie, Paris, 1982.

Tous Saint-Marc C., *Couple amical et socialisation chez les jeunes écoliers*, Éd. PUF, Paris, 1981.

Roussel L., *Le mariage dans la société française*, Éd. PUF, Paris, 1975.

Bataille G., *L'érotisme*, Éd. de minuit, Paris, 1957.

Duby G., *Mâle Moyen Âge*, Éd. Flammarion, Paris, 1988.

Publié en 2024 sous licence [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)  
par le groupe des [Archives de Michel Lobrot](#)  
Association AINDI